

# DÉAMBULATION

Novembre 2019

## TRIC TRAC



le bruit des choses heurtées

n°61

**Comité de rédaction**

Florianne Beignet  
Antoine Bencsics-Vachon  
Dominique Brien-Maréchal  
Jasmine Gaumer  
Christophe Lalande  
Zoe Leduc  
Sofia Lopez-Asselin  
Marie-Léo MacDonald  
Marie-Pier Moreau  
Albert Normandeau  
Florence Thibaudeau  
Adèle Tremblay

**Comité d'édition**

Antoine Bencsics-Vachon  
Dominique Brien-Maréchal  
Jasmine Gaumer  
Christophe Lalande  
Zoe Leduc  
Marie-Léo MacDonald  
Florence Thibaudeau

**Crédits photographiques**

Antoine Bencsics-Vachon  
Zoe Leduc  
Adèle Tremblay  
@Rosaliedeslivres

**Professeur·e·s**

Luc Bouchard  
Simon Bourgoin-Castonguay  
Nathaly Ledoux  
Geneviève Nugent  
Alexandre Piché

**Collaboration**

Martine Lampron

**Conception graphique**

Dominique Rivard

**Tric Trac no 61****Novembre 2019**

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF,  
le Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : novembre 2019

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM

Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet :

[www.cvm.qc.ca](http://www.cvm.qc.ca)

# TABLE DES MATIÈRES

*notre invité*  
**HECTOR RUIZ**

Poème inédit

## DÉAMBULATION

MARIE-PIER MOREAU  
MARVIN MATUTE  
FLORENCE PAUL  
FLORENCE LACHAPELLE  
JASMINE GAUMER  
FLORENCE THIBAUDEAU  
ADÈLE TREMBLAY  
ALBERT NORMANDEAU  
FLORIANNE BEIGNET  
ANTOINE BENCSICS-VACHON  
CHRISTOPHE LALANDE  
SOFIA LOPEZ-ASSELIN  
DOMINIQUE BRIEN-MARÉCHAL  
MARIE-LÉO MACDONALD  
ZOE LEDUC



*notre invité*  
**HECTOR RUIZ**

## PRÉSENTATION

Hector Ruiz est professeur au Département de français et de littérature du Collège Montmorency. Il a publié quatre recueils de poésie aux Éditions du Noroît, (*Qui s'installe ?*, *Gestes domestiques*, *Désert et renard du désert* et *Racines et fictions*), ainsi qu'un essai écrit avec Dominic Marcil : *Lire la rue, marcher le poème*. Ses textes se retrouvent dans plusieurs magazines et certains ont été traduits en anglais dans *New American Writing* et *Arc Poetry Magazine*.

Il a animé un atelier d'écriture sur la déambulation littéraire qui a servi de point de départ à plusieurs textes du présent numéro.

Il nous fait l'honneur de publier dans nos pages un poème inédit.

Quelqu'un, quelque chose, rien en particulier, un  
pourquoi, j'attends

Ma mémoire projette *Pulp Fiction*.

Personne ne me rend la télécommande.

Dans ma tête, j'ai l'air d'un deux de pique.

Nomade, je tourne en rond, guette des indices :

front froid front poétique front ouvrier front  
révolutionnaire front populaire front militaire front perdu  
front ridé front percé front ravagé front caché front fâché  
front triste front fragile front lisse front glissant front  
LGBT front fier front inquiet front abattu front toupet  
front crâne front conquérant front riche front humilié  
blanc noir rouge rivière front montagne front apache front  
lunaire front éclair front énigmatique front menteur front  
expérimenté front effrayé front lent front violent front  
méchant front jaloux front sec front fiévreux front curieux  
front cupide.

Les cloches sonnent midi, des pigeons picorent une pointe  
de pizza.





## **DÉAMBULATION**



# LUCIOLES URBAINES

À la pointe des néons  
Frémissent les lucioles  
Embrasées se consomment  
Leurs ailes incandescentes  
Abdomen de braises liquéfiées

Au clignotement des édifices  
Les antennes radio captent les signaux  
Les rues gorgées de luciférine  
Sombrent dans l'agonie  
Dernier souffle des lumignons

Au contact d'une flamme  
Les mouches à feu crépitent en l'air  
Leurs vestiges s'amenuisent  
Disparaissent dans cet étourdissement  
Auquel murmure viendra se coller

Visage errant  
Le masque se décompose  
en voyages

Affublement qui déplore les vues fantasmées, un frottement :  
corps, pensées, silences  
C'est aisé; en discontinuité, les gestes et les émasculations  
visuelles salissent une chair

L'errance papillonne des yeux, et avec elle, la brise de  
l'écho, sonorité brisée en gelures

Toute double pensée précède un brouillard  
Enflure rivière mollesse de têtes  
caniveaux de l'âme  
embouchure sèche Bourrasque rôde  
crique tombe nue voix de sable  
Entrechoquement de cris,  
Houle tiède la baie mugit dans l'abîme  
assène le rire  
démentiel

Doux départ déchire l'horizon  
clameur volette les profondeurs  
Une ombre s'enterre dans la marée

Si le sable est mer,  
la conscience déferle.

Entre le jour et la nuit,  
on ne voit que tes yeux  
traversés de lueurs insondables.  
Ce voile opaque,  
sur ton visage,  
camoufle tout ce que tu es.

Je sais que le soleil d'automne  
ne peut réchauffer tes joues.  
Sa lumière ne t'atteint pas.

Je te regarde partir,  
toi, l'inconnue au visage de soie.  
Nous devrions parler  
de ces vertiges que nous partageons.

## DÉAMBULER

À lourdes gouttes de sueur à parcourir la côte, à escalader la colline Rachel, la colline McGill, le *Waste Mount*, le Hachecé, mon corps se grouille *tu seul*. Il est en mouvance, moitance, meutance. Mes côtes se meuvent, elles ont un grand *fun* à prendre ce que la photosynthèse leur offre. C'est le matin, pas trop tôt. En cette heure exquise, l'espadrille chuchote, le genou jase. J'ai *un ti peu* mal à mon articulation ces temps-ci... Je pense au moi, au moi qui frémit entre ces quatre coins huppés dans un froid de fin d'été.

Cependant, le moi est dépassé. Je ne peux pas parler à l'individuel alors que le *hundreds of thousands* m'attend à grands pas. Donc, nous frémissons entre ces quatre coins huppés, peu seuls dans une nature tapée, sentiers, gravier, poubelle vidée. Une mère nature tapée. Chaque coureur la claque sauvagement sur la fesse droite, la fesse gauche. Maman forêt se fait rougir le derrière. Notre pied droit puis le gauche se crispe sur son dos belvédère. Nous sommes des millions. Pente descendante. Nous la piétons, nous observons ses troncs se défilant, s'effilant vers l'ozone, enlaçant leurs branches sous les bavures de soleil. Les cheveux de Madame Nature sentent encore le fungus non-toxique, le comestible, le *menoum menoum*. Tout autre cheveu qu'elle porte, tout autre parc que nous connaissons sent déjà la voiture et le gaz et le poil brûlé. Le cheveu qui ne pousse plus. Celui qui tombe dans la douche. Ceux, qu'enfants, nous nous arrachions par écoanxiété.

Retour. Sur la Reine Montagne. Nous courons encore.

Nos seins tombent vers le sol. Nos dos s'horizontalisent.  
Le chemin accentue dangereusement sa déclive. La petite  
gravelle hurle désormais. En ignorant vers lequel. Lequel  
des points. Points cardinaux. Nous dirigeons. Nos corps.  
Les arbres évaporés. Disparus. Nous. Je.

J'ai fini ma course-matin. J'ai besoin d'un café brûlant,  
double shot, deux sucres.





# PRÉCIEUSE JEUNESSE

Corps dénudés  
Carrelage gelé  
Et petits pieds

Dans le miroir, on les voit valser  
Les bulles gazouillent  
Transpirent la fleur d'oranger  
Une coquine sort par la fenêtre en un clin d'œil

Petite bulle déambule  
Traîne dans la ruelle  
Se laisse approcher  
Et passe dans la corde à danser

Elle salue les fourmis, rejoint les colibris  
La brise l'emporte à travers ce musée

Trottoirs aux nénuphars  
Soleil-arc-en-ciel  
Vignes grimpant aux briques  
Murale iconique

C'est si nourrissant  
Petite bulle grandira  
De plus en plus...

POP

Et plus personne ne la reverra

# MA TÊTE EST UNE VILLE AUX IDÉES ORPHELINES

Elles sont sœurs  
Leur destin s'unit quelque part  
Elles vont seules  
Leur lien caché sous les remparts

Chaque fois c'est la routine  
Le flot de pensées alpines  
Je cherche un point d'appui  
Le courant qui m'emporte

C'est vital et insupportable  
Ce mais qui intervient entre le début et la fin  
L'oiseau qui renvoie les miettes de pain

Quand vais-je me poser  
Récolter ma neige  
Pouvoir souffler

Je ralentis la nage  
Sors enfin de l'eau  
Libère mon esprit badaud  
Des flots qui l'assaillent en journée

Jetez vos clés  
Laissez-les entrer  
Ces sœurs qui se cherchent  
Se trouvent et s'oublient  
Les entendez-vous  
Déambuler en nous  
Diriger nos coups  
Se promener à pas de loup

## LA PLUIE, LES *POSTERS* KITSCH ET PUIS MAXIME ET ALICE AUSSI

Ils ont mis un immense *poster* de ciel dans la tour Jean-Talon. Quand tu t'immobilises dans l'escalier roulant qui te mène à la sortie, si tu lèves les yeux, t'as un ciel bleu et plein de nuages juste à toi. T'arrives au bout de l'escalier et tes yeux doivent délaissier le plafond et se déposer sur le vrai de vrai ciel devant toi. Plein de nuages aussi, mais pas les mêmes que dans l'escalier. Le *poster* de ciel trône dans la tour Jean-Talon, mais trompe aussi, et dehors, le ciel est triste.

Le matin, il y a toujours une dizaine de personnes qui attendent le bus. Mais le bus est jamais là. Les seules fois que tu le vois, c'est quand il y a du monde qui lui court après. Tout le monde court tout le temps pour l'attraper.

T'arrives devant la sortie. T'as jamais compris pourquoi t'avais deux portes à passer avant de sortir. Ça sent la pisse en plus là-dedans. Le soir, dans ce huis clos entre deux baies vitrées, cet entre-deux, les plus fatigués restent au sec, subissent l'odeur de pisse et te suivent des yeux, alors que, dehors, les plus braves laissent l'eau remplir leurs chaussures, mouiller leurs bas et tremper leur peau. Le soir c'est différent, il y a personne qui court, juste du monde qui attend.

Ce soir, parmi ceux du dedans, il y a Maxime et à l'extérieur se trouve, entre autres, Alice.

(Il se peut que Maxime ait peur de la pluie, ou qu'il en ait juste pas envie. Mais est-ce qu'Alice pourrait avoir peur d'être à l'intérieur ? Pourquoi Maxime va pas informer Alice qu'il pleut ? Et alors Alice pourrait aller informer Maxime qu'il pleut aussi. Vers où ils prennent le bus ? Pis qui nous dit qu'ils le prendront vraiment ? Peut-être qu'ils font semblant. Peut-être qu'ils attendent autre chose finalement. Peut-être que tout ça n'a rien à voir avec la pluie. Peut-être qu'il pleut pas non plus. Peut-être que tu devrais arrêter avec les suppositions, dépasser Maxime et Alice et rentrer chez toi.)

Tu repenses à ton ciel et à tes nuages aussi et, debout avec le regard de ceux derrière, le tien sur ceux devant et la pluie qui glisse sur ta tête, tu te dis que c'est une bonne idée finalement le ciel en haut de l'escalier roulant. Comme ça, il fait beau tout le temps.

Les yeux de Maxime te suivent encore et ceux d'Alice aussi. Tu continues ton chemin jusqu'à chez toi, sans te retourner. Tu sauras jamais s'ils continuent de te regarder.

En fait, tu sauras jamais de quoi t'as l'air de dos.

Pareil à tout prix  
Dans la cour sous le soleil  
Je fonds comme la neige la veille  
Mes yeux l'ondée de printemps  
Assis dos à la clôture  
Le fond de salopette mouillé  
La solitude détrempée

Pareil à tout prix  
Pour éviter les ennuis  
Pourtant j'accepte  
Une sorte de pacte

Pareil à tout prix  
Je suis sans poser de questions  
Sans hasarder une objection  
Je fais ce que dois  
Qu'on ne se souviennne pas de moi  
Les choses que je veux faire  
On me dit de me les taire

Mon désir de parler crie  
À ma bouche  
Sourde  
Pareil à tout prix  
Ma vocation quand j'étais petit



Des douleurs oubliées séduisent mon cœur alors que je lève les yeux de nos mots pour éviter de frapper le mur (trop tard). Mes pas – qui deux temps plus tôt me conduisaient quelque part – n'ont plus leur raison d'être. Je m'enfonce dans des eaux troubles, bientôt je manquerai d'air. Alors qu'une main se tend, je m'apprête à la saisir, pour comprendre que ce sera à moi de sauver quelqu'un. La main s'ouvre, elle a besoin d'argent. « Tenez prenez tout mon argent emportez mes désirs et mes rêves avec je n'en ai plus besoin nos mots nos mots c'est tout ce qui compte ces mots imprimés dans mon esprit tiens le billet de 20 prends-le garde-le mange-le fume-le mais si t'achètes une bouteille passe-la-moi. »

Passe-moi de quoi oublier.

Le sourire édenté alors qu'il voit tomber le billet de ma main. Ce sourire qui n'existe que pour lui, qui ne donne rien aux autres qui me laisse seule seule dans la rue tard le soir (le seul sourire qui me protégeait s'étant évaporé de mes lèvres mêmes). Mes rêves me tombent des yeux, s'écrasent et assèchent le cours de mes pensées. Je relis mon cœur me lâche je vacille ces mots tes mots j'allais quelque part mais je marche toujours.



Merde. Des larmes nouvelles hurlent leur nom à mes oreilles  
je regarde ce couple qui marche sur mes rêves écrasés et je me  
demande de quoi ils ont peur. À droite à gauche trop de gens trop  
de bonheur les vendredis soir c'est fait pour rire pas pour pleurer  
sourire ne pas faire tache ne pas être le sourire en lambeaux qui  
demande la joie se promener faire semblant qu'on sait ce qu'on fait  
afficher une vague moue écœurée le cœur au bord des lèvres qui  
menace de s'échapper je dois retenir un.

(Les sanglots peut-être vomis n'effaceront pas l'éclat de tes yeux.)

Je m'échappe, j'irais n'importe où mais pas ici, te perdre  
me perdre au détour d'une ruelle.

# HOMME DE BOIS

un espace  
habité par des gens  
qui font peu de chemin :  
Jean Coutu IGA McDo Couche-Tard

maisons  
maisons  
tache de verdure  
au bord du fleuve

sur un balcon  
une chaise de bois  
se berce  
au rythme de ses craquements

vieille chaise  
vieil homme  
un âge qui marque  
le bois comme la peau

corps usé  
décoloré  
jambes qui peinent à soutenir  
le poids d'une vie

– Mon corps a des rides  
Comme s'il avait été mangé  
par des termites,  
mais ça va, j'ai ma chaise

Ma tête,  
tout ce qu'il me reste.  
Tout ce que je veux,  
ma tête.

il n'a pas de nom  
ne connaît pas le mien  
il aime ma présence  
et le son de sa chaise



# L'ATTENTE DU VIEUX GREC

Il est tanné.

Ce vieux Grec est maintenant tout ridé et ses muscles sont flasques.

Il ne sait comment continuer alors que chaque jour c'est la même chose : il se réveille, passe à sa galerie du devant, regarde les événements se dérouler sous ses yeux, chicane les enfants qui le niaisent en yiddish. Ni l'un ni l'autre ne se comprennent alors que la conversation du Grec se restreint à « *No French, No English* ». Il reste assis sur sa chaise toute la journée. Il se repose, laissant la vie déambuler sous ses yeux, dont il n'est que le spectateur.

En plus de cette frustration, il ne peut bouger aucunement son corps mou à l'exception de ses yeux qui regardent à gauche et à droite pour de l'action. Rien. Alors il cherche à s'occuper. Il tient un boyau pas trop loin pour pouvoir éloigner les écureuils quand ils s'approchent trop de la galerie. Peut-être en a-t-il peur. Souvent, il tient un livre qu'il n'a pas été capable de feuilleter depuis deux ans maintenant. Sa femme vient parfois tourner des pages pour laisser leur fils, qui habite en haut, croire que ses parents voient encore bien. Des fois, le vieux peut être vu avec la couverture du livre à l'envers.

Derrière les rideaux se trouve sa femme, à qui le temps n'a pas volé le bonheur, qui tire les cordes pour faire rouler leur quotidien: elle fait le ménage, prépare les repas, fait l'épicerie. Bref, elle fait rouler le spectacle. C'est une chose bien connue

de tout le monde malgré qu'on ne la voie que très peu. Sauf en après-midi où elle s'enfuit pour rejoindre ses amies, ou celles qui lui restent, évitant la lourdeur de l'immobilité. Dès son départ, le vieux en profite pour aller chercher du vin à l'intérieur, histoire de passer le temps.

Le soleil arrive enfin à se cacher du quartier après une longue journée. Là vient son moment préféré, les enfants reviennent de l'école. Ils le niaient encore, en yiddish, et il répond en grec. Les petits n'ont aucune idée de ce qu'il dit, mais voir le pauvre vieux s'exciter au point de tomber de sa chaise les amuse.

Le fils revient de travailler et parle souvent avec son père sur le balcon. Lorsque la fin de la conversation approche, son père lui dit : « Profites-en. C'est peut-être mon dernier jour ». Son fils n'est plus impressionné par cette remarque. C'est le même message que son père lui répète. La seule chose qu'il comprend c'est que son père a hâte à ce dernier jour.

Après le souper, sa télévision l'occupe pour toute la soirée. C'est la seule lumière dans leur appartement, comme s'ils ne croyaient pas en l'interrupteur. Il aimerait aller se coucher dans son lit, mais sa femme refuse. Il ronfle.

Demain sera la même histoire.

# TÍAS

les lumières de fin d'avant-midi  
transpercent les feuilles d'un arbre  
du quartier de Chapultepec, Mexico

elles rient fort, parlent fort, mâchent fort  
tout pour me faire la vie dure

elles parlent une langue qui m'apprivoise lentement,  
depuis plusieurs années

elles vivent pour me voir sourire,  
mais mourraient pour avoir raison

elles font du bleu des murs  
un indigo, un vert franc  
parfois un rose bonbon  
quand elles se souviennent de leur premier cours de ballet

elles me voient encore à trois ans mais refusent de me voir  
aujourd'hui  
et tricotent des histoires pour gagner mes amours

elles chuchotent :  
« Nous pardonnons toujours par peur d'être seules.  
Nous rions fort pour taire les échos de la nuit. »



# **PAGE TROUVÉE DANS LA POCHE DU DÉFUNT THOMAS ANDERSON, DE BOSTON**

-5 novembre 1924

Mon nom est sans importance. Il ne mérite pas l'horrible châtiment de se retrouver dans ces quelques pages tachées d'incompréhensibles étrangetés. L'horreur que je m'apprête à immortaliser par écrit devrait, à mon sens, être exposée à un œil plus réfléchi que le mien, qui saurait en lisant ces quelques lignes déduire que mon histoire n'est que pure folie. Une fiction créée de toute pièce par mon esprit tordu cherchant à fuir la réalité.

À vous de juger la lucidité de mes propos. J'espère sincèrement que votre lecture seule sera suffisante à l'obtention d'un semblant de compréhension de l'absurdité des événements à venir.

Alors voici.

Ma tendre moitié est décédée d'un mal inconnu qu'aucun professionnel n'a su traiter. Elle fut enterrée au pied de l'arbre du jardin, à sa demande. Sa requête ne m'a guère étonné. Mon amour adorait écrire des poèmes à son propos, vantant ses formes irrégulières et l'indescriptible couleur de ses feuilles.

Je suis d'ailleurs convaincu que cet arbre est à l'origine de ce monstrueux phénomène. Si mon imagination n'est en aucun cas responsable de l'abominable singularité de la situation, chose que je n'ose concevoir, il serait alors probable que les racines du végétal en soient la cause. Ces dernières, agissant comme une sorte de parasite, auraient pu avoir un certain effet sur son corps.



Je me surprends à tenter d'attribuer la logique à l'illogique.  
Y a-t-il plus grand signe de déraison chez un homme?

Passons.

Il y a entre ces quatre murs une terrifiante anormalité défiant les principes du monde rationnel et de tout ce qui est saint. Je me dois malgré tout de rester le maître de mes moyens : je ne sais ce qui m'arriverait si sur mon visage venait à s'afficher la peur qui m'habite. Elle aime qu'on joue la comédie. Même si je ne peux supporter davantage l'odeur de la décomposition, je ne dois pas briser le personnage. Cela pourrait déplaire à la chose qui contrôle la dépouille de ma femme.

Tout ceci est dans ma tête. Jamais une telle atrocité ne pourrait exister dans notre monde, n'est-ce pas? C'est une projection que mon esprit a créée dans le but de faire face au deuil, n'est-il pas vrai? Lecteur, j'ai besoin de votre lumière!

La voilà qui se rapproche, d'une démarche cadavérique, récitant de sa voix gélatineuse les poèmes de mon épouse.

Je vais l'affronter et ainsi prouver que je suis plus grand que moi-même.

Tout ceci est dans ma tête.

# THÉÂTRE DE MARIONNETTISTES CONTEMPORAIN (OU L'HEBDOMADAIRE)

Marionnettistes enchanteurs  
qu'annoncez-vous  
une rose sous un dôme éclatée  
d'un coup sec se repent de ses  
amours fanées  
l'hiver ardu prolifère en remous d'écume  
cette promenade infinie m'épuise  
chaque moment naît et renaît  
de mes souvenirs rapiécés  
un instant qui se répète  
à l'infini me met hors de moi  
je me regarde de haut et me moque  
de mon inquiétante quiétude.



# ANESTHÉSIE

Explosions assourdissantes  
Le son oppressant des fusils  
S'insinue dans mon sang  
Déboussole mes sens

En silence, couché sur le sol  
Au milieu du désordre  
Mon compagnon me fixe sans expression  
Une balle creusant son front

À travers mon manteau  
Le froid force son entrée  
Noircit le bout de mes orteils  
Cristallise mes respirations

Dans la neige  
Je traine mon corps raidi  
Rampe dans ce décor irréel  
Dans ce paysage au ciel rougi

Où flottent les oiseaux aux demi-ailes  
Où se noient dans les ruisseaux de sang les poissons

Où se nourrissent de chair humaine les rats  
Où hurlent à la lune disparue dans le gaz les loups

Une goutte sur ma tempe  
Roule le long de mon visage  
Tombe sur le sol et le rougit

La pourriture dans le nez  
Je joue à cache-cache avec les balles  
Loin des morts qui par beaucoup sont enviés.









5 juin 1923

*[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...] C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.*

*Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.*

**- Antonin Artaud**



le bruit des choses heurtées

La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiant-e-s du profil création littéraire et de professeur-e-s de français.

Tou-te-s les étudiant-e-s du cégep du Vieux Montréal peuvent soumettre des textes (créés à partir des ateliers et des thèmes proposés par le comité de rédaction, ou non). Ces textes peuvent être en prose (maximum 300 mots) ou en vers (maximum de 40 vers).

Parution du prochain numéro : février 2020  
Date de tombée : 30 octobre

Faites parvenir vos textes (fichier Word)  
par courriel à [trictac@cvm.qc.ca](mailto:trictac@cvm.qc.ca).

N'oubliez pas d'inscrire votre nom, votre numéro  
de téléphone et votre matricule.

Le CANIF est ouvert du lundi au vendredi, de 8 h 30 à 16 h 30.

*Jouir de la foule est un art.*

Charles Baudelaire